

Anne Marie Jaton

NICOLAS BOUVIER

Paroles du monde, du secret et de l'ombre

COLLECTION
**Le
savoir
suisse**

Presses polytechniques et universitaires romandes

1

L'ENLUMINEUR

Certains écrivains sont des architectes de l'univers, d'autres sont des orfèvres du monde. Nicolas Bouvier est de ceux qui cisèlent lentement et patiemment une œuvre mince, mais dont le fini n'a pas son pareil. L'auteur de ce que Gilles Lapouge appelle *sept véritables joyaux* fonde toute son écriture sur la coupe et le polissage de diamants lumineux. Cet amour du travail artisanal poursuivi jusqu'à la perfection se double d'une constante recherche de l'amenuisement du moi et d'un désir de disparition. Sensible à l'amère cocasserie du monde, Bouvier aime et cherche partout et toujours la légèreté ; Pierrot lunaire ayant du mal à croire à sa propre existence, il rêve de « devenir reflet, écho, courant d'air, invité muet au petit bout de la table ». Henri Michaux, son maître à penser, déclarait dans *Poteaux d'angle* : « Plus tu auras réussi à écrire, plus éloigné tu seras de l'accomplissement du pur, fort, originel désir, celui, fondamental, de ne pas laisser de traces ». Un paradoxe fonde ainsi l'existence et la production littéraire de Bouvier : le goût de tout ce qui existe et la passion du vide et du rien. Cette contradiction débouche sur une œuvre vivante mais très épurée, fourmillante d'images et d'odeurs mais fine et tendue comme un arc.

La première des sept merveilles est *L'Usage du monde* (1963), considéré comme son chef-d'œuvre, puis *Japon* (1967) et *Chronique japonaise* (1975), formant un seul et même livre avec des variations, suivi du très étrange et très complexe récit qu'est *Le Poisson-Scorpion* (1981). Ces ouvrages essentiels naissent du voyage que l'auteur entreprend entre 1953 et 1956 de Genève au col du Khyber à travers l'Anatolie et l'Afghanistan, puis en descendant l'Inde, sur laquelle il

garde un silence significatif, vers Ceylan, et enfin de là vers le Japon.

Bouvier ne décrit pas ces expériences dans l'ordre chronologique et géographique mais dans l'ordre du plus grand bonheur au plus douloureux malheur, beaucoup plus difficile à dire, beaucoup plus triste à écrire. *Le Poisson-Scorpion* est en effet le dernier texte de cette sorte de trilogie, élément essentiel puisque sa matière, de l'aveu même de l'écrivain, est composée de *scories*, de résidus de produits de combustion. Il a été rédigé par un homme presque en transe : l'auteur avoue l'avoir écrit porté par des flots d'alcool et en essayant de retrouver l'état fiévreux dans lequel il se trouvait lorsqu'il vivait les événements qui y sont narrés. Mais c'est le plus lucide, le plus construit, le plus intelligent des trois : Bouvier parle même de « surécriture » à son propos, nous y reviendrons.

Ces ouvrages ne sont pas simplement les récits d'un périple mais avant tout une aventure *poétique*. Comment classer dans la littérature de voyage *Le Poisson-Scorpion*, justement, qui raconte l'enlèvement de l'être et n'a d'« exotique » que le fait d'être situé dans l'île de Ceylan ? L'histoire de cette défaite est aujourd'hui encore souvent mal comprise à cause de cette classification qui fait passer de nombreux lecteurs à côté de sa véritable signification. Bouvier revendiquera cependant toujours sa condition de voyageur et celle d'écrivain dépourvu d'imagination, qui a besoin du déplacement comme matériau.

Pour lui, la fulgurance poétique se manifeste dans la fatigue, l'ivresse ou même la maladie, mais pour la mettre en forme, l'artisan doit se mettre à l'atelier et forger dans la lucidité la plus absolue, en un travail qu'il définissait sanglant et *sacrificiel*. Il place au-dessus de tout les poètes capables de descendre au fond des mines de charbon de l'existence et d'en ressortir avec des gemmes destinées à éclairer le monde un bref instant. Très modestement et presque en secret, il écrit lui aussi des poèmes lumineux ; il en insère parfois discrètement un ou deux dans ses textes en prose, mais ne les rassemble qu'en 1982 à l'instigation de son ami, l'éditeur Bertil Galland, qui se charge de les publier. Le recueil, intitulé *Le Dehors et le Dedans*, connaîtra plusieurs

publications ultérieures (aux éditions Zoé), en s'enrichissant chaque fois de quelques poèmes inédits, jusqu'à la dernière édition qui précède de peu la mort de l'auteur, survenue le 17 février 1998. Comme le titre l'indique, ils reposent sur une dichotomie entre le déplacement et l'immobilité, la vie et la mort, le moi nomade et le moi le plus intime : figures de la complémentarité à laquelle Bouvier est toujours sensible.

Les derniers véritables livres, entre souvenirs et création poétique, ont pour titre *Journal d'Aran et d'autres lieux* (1990) et *Le Hibou et la Baleine* (1993) qui accompagne le magnifique film-documentaire, réalisé par Patricia Plattner. Enfin, il est possible de considérer comme une sorte d'autobiographie indirecte *Routes et déroutes* (Métropolis, 1992), un recueil d'entretiens où l'écrivain se livre très longuement.

A ces ouvrages essentiels s'ajoutent de nombreux autres textes d'une teneur différente, moins créatifs mais dont la qualité est toujours extrême. Pour des raisons économiques (comme son bien-aimé Nerval qui a connu, comme lui, des pannes d'écriture), Bouvier a souvent été contraint de s'adonner à la littérature alimentaire, à réaliser de nouvelles recettes avec de vieux ingrédients, à reprendre partiellement ses écrits, bref, à pratiquer l'art de la reprise. Une partie des livres qu'il a publiés est représentée par des commandes qui lui ont permis de gagner son pain. Il s'en acquittait lentement, mais avec la volonté du travail bien fini qu'il mettait dans tout ce qu'il entreprenait. Nous en reparlerons en conclusion.

L'écrivain n'a jamais été avare de son image ; on peut suivre le cheminement de son existence à travers de nombreuses photos qui vont du petit lutin de dix ans au jeune adolescent qui nettoie les trains, de l'homme entre vingt et trente ans, d'une très grande beauté, qui pose pour une publicité d'après-rasage, au mari et au père de famille, de l'homme mûr puis vieillissant, qui offre au lecteur un visage fin et toujours plus marqué, où de nombreuses rides racontent une vie vécue entre les voyages harassants, les larmes et le rire. Les yeux sont toujours plissés par la malice et par la fumée des immanquables cigarettes. Ce parcours offert avec générosité pourrait être le signe d'un narcissisme bien

développé, mais il montre en réalité quelque chose de beaucoup plus important : l'acceptation (pas toujours facile ni sereine) du temps et de l'usure, d'une identité sans cesse changeante, des transformations du corps qui le conduisent inéluctablement vers ce qu'il appelle toujours « la dernière douane ».

Affable avec tout un chacun, mais d'une affabilité vaguement distante, Nicolas Bouvier ne se liait qu'avec un petit nombre d'êtres, restait secret, plongé dans un univers dont il était sans doute le seul à posséder la clé. Tout ceux qui l'ont connu s'accordent à lui reconnaître une extrême gentillesse et une absolue modestie ; cette modestie, bien réelle, n'allait cependant pas sans un certain « singularisme » aristocratique. Il avait une conception du temps beaucoup plus élastique que les autres êtres humains et lorsqu'il disait *bientôt*, cela pouvait signifier dans quelques heures ou dans quelques mois, voire dans quelques années. Il aimait l'humour et le rire qu'il ne dissociait pas des larmes ; c'est que la vie est parfois torturante et demande qu'on l'oublie. L'écrivain se réfugiait alors derrière le brouillard de la fumée qui créait un écran protecteur entre l'univers et lui, ou encore dans l'alcool et dans la dépression.

Nicolas Bouvier a cherché toute sa vie l'unité du monde et ce qu'il appelait avec insistance sa *polyphonie*. La polarité des contraires lui semble seule apte à en rendre compte : le dehors et le dedans, le départ suivi du retour, la conception linéaire de l'histoire européenne et la conception circulaire de l'histoire de l'Est, les lectures cultivées et la poésie populaire, la musique de Claude Debussy et celle des tziganes, l'Orient et l'Occident entre lesquels existe une continuité suprême que l'écrivain, Eurasien de cœur et d'esprit, s'attache sans cesse à montrer : « J'essaye de réconcilier le chaud et le froid, le nommé et l'innommable, mais je me sens bien mince pour un tel travail » (j, 173). Sans cette clé, il est difficile de saisir le véritable esprit de l'elfe évanescent qui nous échappe comme un rond de fumée et se dissout dans d'apparentes et étranges contradictions.

Bouvier se rattache presque désespérément au réel. Il se veut *transparent* au moment où dans la culture française triomphent l'exaltation de l'illisibilité ou encore l'obscur lacanien. Refusant

obstinément toute notion de profondeur, d'inconscient ou de formalisme, il cherche à se transformer en une simple pellicule sur laquelle le monde viendrait plus ou moins docilement s'imprimer, apparaissant petit à petit entre ombre et lumière sous le fixateur de l'écriture. L'œuvre, faite de textes d'humeur et d'humour, sans cesse à la recherche de la légèreté et de l'élévation, va bien au-delà de l'humble tâche que l'auteur lui assignait.

Toujours considéré comme un parfait écrivain-voyageur moderne, Nicolas Bouvier n'est justement pas moderne. Présenté obstinément comme un pur transcritteur du réel dont il rendrait compte à la façon d'un documentaliste écrivant à merveille, poète au fond du cœur, il possède en réalité une voix rêveuse et s'attarde à son rythme et à sa manière devant des images et dans des recoins du monde où personne, sauf lui, ne songerait à s'arrêter ; la tonalité de son œuvre, toujours lyrique, est souvent renversante : il possède, selon Jean-Yves Pouilloux, « une voix d'antipodiste, la voix de quelqu'un qui marche à la fois sur ses pieds et la tête en bas, comme si c'était la façon qu'il avait trouvé de ne pas être un somnambule » (*Autour*, 107). Dans les pages qui suivent, nous aimerions tenter de montrer que son parcours ne fut pas seulement celui d'un greffier du réel, mais, partout, celui d'un véritable poète.